

# Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10<sup>e</sup>)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	EXTRÉMISME
Un an.... 60 Fr.	Un an.... 112 Fr.
Six mois... 40 Fr.	Six mois... 86 Fr.
Trois mois 20 Fr.	Trois mois 28 Fr.
Chèque postal Lentente 556-82	

Les anarchistes oeuvrent instamment pour un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquate à chaque époque.

Rédaction : ANDRÉ COLOMER

123, Rue Montmartre, PARIS (2<sup>e</sup>)

## Est-ce la fin?

C'est la question qui nous a été posée, toute la journée d'hier, par de nombreux amis épouvantés de la marche rapide du temps et de la montée lente de notre souscription.

Nous n'avons su que répondre.

Que répondre, d'ailleurs, puisque nous sommes, nous-mêmes, depuis plusieurs jours, torturés par la même angoisse ?

\* \*

C'en a bien l'air, en tout cas. Encore quatre jours, plus que quatre jours pour recevoir les 7.000 francs qui nous manquent afin de faire les 10.000 francs que, par la suite, les mêmes copains devraient nous envoyer chaque mois.

L'effort à fournir est au-dessus des forces anarchistes. C'est ce que nous n'avions pas compris, c'est ce que nous comprenons tardivement aujourd'hui.

Deux mille amis — à peine un cinquième des nos lecteurs — n'ont pu prendre l'engagement de tirer de leur bourse, chaque jour, les trois sous et demi nécessaires, plus que nécessaires, indispensables à la vie du quotidien anarchiste.

Tant pis pour le quotidien anarchiste ! Tant pis aussi pour vous, lecteurs, qui n'aurez pas à vous montrer très fiers de votre œuvre : de la mort du Libertaire quotidien.

\* \*

Le Libertaire redeviendra hebdomadaire dès la semaine prochaine, dès jeudi prochain.

Il paraîtra quotidiennement jusqu'au 20 mai, parce que promesse en a été formellement faite et pour vous donner jusqu'au bout, camarades, le temps de le sauver.

### Un exemple à suivre

Hier, au restaurant coopératif de l'avenue de Saint-Ouen, de la Famille Nouvelle, seize employés de l'établissement, hommes et femmes, sur l'initiative de l'un d'eux, ont versé spontanément chacun cinq francs pour le Libertaire.

Si tous nos amis en faisaient autant, dans les ateliers, sur les chantiers, dans les bureaux, partout où ils travaillent et se trouvent réunis, la détresse de notre quotidien ne durerait pas longtemps.

## Les travailleurs coloniaux et la politique

« Le Paria » est la « tribune du prolétariat colonial ». Cet organe mensuel a un programme d'émancipation ouvrière ; et pourtant, à la lecture, on ne se sent pas empoigné par l'idéal. Nous sommes loin des « Propos d'un Paria », du rabelaisien Pierre Mualdès.

« Le Paria » semble être sous la tutelle du Parti communiste. Le numéro de mai est une réclame électorale, et de mauvais aloi. Certes, les coloniaux doivent être sur le même pied que les métropolitains. Les « droits civils et politiques » doivent être étendus aux habitants des colonies, d'une façon intégrale. Nous tenons à dire ici que, pour nous, les différences de couleurs, de races, de religions, ne comptent pas. Seulement, nous ne voyons pas l'émancipation de la même façon que les politiciens.

« Le Paria » de mai débute par cet article : « Un colonial siégera à la Chambre. Le Parti communiste présente Hadj Ali », article dans lequel on trouve cette phrase : « Cette candidature est un soufflet sur la face de l'imperialisme français. »

Frères, écoutez-moi. Il ne faut pas vendre l'œuf dans le... chose de la poule ; et en fait de siège à la Chambre, le camarade Ali arrive bon dernier de la liste. Il a été désigné par les plus conscients (qu'ils disent) des électeurs roumains. C'est vous dire que la candidature coloniale a plutôt été faite pour servir le Parti communiste que pour honorer les coloniaux.

Pour souffler l'imperialisme, il y a des moyens plus efficaces que la candidature. Il y a le syndicalisme, l'action directe. Nous sommes ici, à Paris, des milliers et des milliers d'Algériens et de Marocains. Nous travaillons dans les usines, dans les raffineries pour 1 fr. 50 et 2 francs de l'heure, et nous faisons 9, 10 et 12 heures. L'élection d'Hadj Ali n'aurait pas changé notre triste situation.

Mais si nous nous syndiquons avec les autres ouvriers, si nous formons une caravane sérieuse, bien équipée, nous pourrons nous engager dans le bled des revendications, avec chances de succès. Et tous unis, tous frères avec les roumains, notre caravane atteindra sûrement l'oasis que notre idéal nous fait entrevoir au bout des luttes sociales.

Si Ali avait été élu, cela aurait fait un caïd de plus. Nous en avons connu de ces prophètes qui nous ont promis la délivrance de l'oppression. Ils sont allés trouver les impérialistes pour exposer nos revendications. Et puis, et puis... ils ont changé le burnous pour une casquette dorée.

Ali Baba l'a dit aux tribus de l'Atlas : « Le salut est en nous. Les députés et les marabouts, même animés de bonnes intentions, ne peuvent pas nous sauver. »

Hadj Ali Abd el Kader, s'il avait été à la Chambre, n'aurait pas été longtemps « un dompteur dans la cage pour frapper les fauves », parce que, dans cette cage-là, les fauves sont les plus

malins : ils mangent les dompteurs, ou les apprivoisent et les transforment en chaucs. Demandez à l'éminin Cachin, qui est un vieux dompteur de la cage parlementaire. Il a toujours aboyé avec les plus forts. Ah ! si vous l'aviez entendu « japper jusqu'au bout » pendant la guerre du droit !

Frères, autre chose. Le Parti communiste n'est pas qualifié pour grouper les coloniaux. Parce qu'il a désuni tous les groupements ouvriers de roumains, parce qu'il est sous la dépendance du gouvernement russe.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le gouvernement russe est, lui aussi, impérialiste. Il est « colonial » à sa façon, surtout pour faire chanter les gouvernements bourgeois de France et d'Angleterre. Il soutient les mouvements nationalistes en Turquie, en Perse, aux Indes et ailleurs, non pas pour les prolétaires de ces pays, mais pour avoir de l'influence diplomatique. Pourquoi donc le gouvernement russe est-il impitoyable contre le Turkestan et contre la Géorgie qui veulent leur indépendance ? Pourquoi considère-t-il ces deux pays comme deux colonies qu'il veut asservir à la façon impérialiste, avec des soldats, des fusils, des canons ?

Frères du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, de la Syrie et autres pays asservis, la Révolution russe fut une grande chose. Nous l'avons saluée avec allégresse et l'avons aimée avec tendresse, parce qu'elle nous semblait aussi majestueuse que le dieu Soleil qui vient dorer les pics de nos montagnes et chasser les coins d'ombre et les nuages.

Frères, le soleil ne brille plus, hélas ! les coins d'ombre et les nuages sont revenus. La Révolution russe est descendue derrière les montagnes capitales.

Frères coloniaux, de Bizerte à Casablanca, de Saint-Louis à Tananarive, de Saint-Pierre à Cayenne, ne nous entraînons pas dans une secte politique qui ne vise que la destruction, la haine, la domination. Ne soyons pas les artisans d'une faille révolutionnaire.

Unissons-nous librement au prolétariat français, dans les syndicats, dans les coopératives, dans les groupes de combat qui répondent à nos opinions.

Travaillons avec les roumains pour faire respecter les huit heures, pour l'égalité des salaires.

Nous représentons une population coloniale de 40 millions d'habitants. Nous pouvons fournir un sérieux contingent au recrutement syndical. Venus dans la métropole pour apporter nos efforts de travail, nous devons participer à la lutte des classes. Et pour cela, éloignons-nous des sectes divisionnistes et trompeuses, agissons auprès de nos compatriotes pour renforcer l'unité ouvrière et préparer la Révolution.

EL HARRAG OULD OSMAN,  
manœuvre syndiqué.

### LA POLITIQUE du gouvernement travailliste

Le gouvernement travailliste, qui ne peut pas s'appuyer sur une majorité travailliste aux Communes, est néanmoins obligé de jouer son rôle démocratique devant le pays. Il cherche à maintenir la confiance chez les travailleurs et à susciter la sympathie, tout au moins la neutralité des classes moyennes. C'est d'ailleurs ce que fait, sous une autre forme, le gouvernement des Soviets.

Il y a une quinzaine de jours, Philip Snowden, chancelier de l'Echiquier, présentait un projet de budget aux Communes, conformément au programme libre-échange. Ce projet comporte, à partir du 1<sup>er</sup> août prochain, l'abolition des droits Mac-Kenna qui consistent en une taxe de 33 1/3 0/0 sur l'importation des automobiles, musique, horlogerie, films, etc.

Le ministre annonça ensuite les réductions de taxes suivantes : réduction de 1 penny 1/2 par livre sur le sucre ; réduction de 4 pence par livre sur le thé ; réduction de 50 0/0 des droits sur le café, le cacao et la chicorée ; réduction de 50 0/0 des droits sur les fruits secs ; abolition des droits sur les eaux minérales ; abolition de la taxe sur les bénéfices des sociétés anonymes ; abolition des taxes sur les spectacles, pour les places de 6 pence, et réductions différentes sur les places à partir de 1 shilling 3.

Avec beaucoup d'habileté, l'orateur déclara que le projet avait surtout un but d'amélioration sociale, et qu'il était possible d'avantage les classes laborieuses en tenant compte de l'équilibre économique du pays. Des économies considérables pourront être effectuées dans la suite.

Le point de vue extérieur, la Grande-Bretagne a payé les dettes contractées en Hollande, en Espagne, en Suède, en Norvège, en Suisse, en Argentine, au Japon et au Canada. La dette flottante n'est plus que de huit milliards de livres.

Sur le terrain diplomatique, le gouvernement travailliste se montre satisfait. Les délégués des Soviets sont regis amicalement. Poincaré lui-même aurait été l'hôte de Mac Donald sans les élections « à gauche » du 11 mai. La paix internationale semble assurée pour le moment, l'horizon est moins chargé.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

## Barbé et Content nous écrivent

Après la reproduction dans notre quotidien des articles que Barbé et Content ont écrits au temps où la belle doctrine anarchiste les animait, nous pensions que l'affaire serait enterrée et que, réprobés par eux-mêmes, nos révisionnistes auraient le bon goût de ne point insister.

Il paraît que Barbé et Content ne font que commencer et qu'ils n'ont pas fini de prétendre que leurs principes dont ils prenaient tant de soin, hier encore ; du moins ils nous le disent dans une lettre pour laquelle ils demandent l'insertion.

Nous insérons.

Mais auparavant, que l'on nous permette de trouver, surprenant que Barbé et Content osent nous reprocher de n'avoir pas signé les récents papiers qui furent consacrés à leur bizarre attitude et au bulletin de vote, eux qui se souvent se sont servis de pareil.

Ces papiers n'ont pas été signés pour cette raison : c'est que toute la rédaction les a fait siens. Mais puisque Barbé et Content semblent nous faire grief d'un anonymat, nous le couvrons duquel nous n'avons jamais jamais voulu abriter notre responsabilité, nous accusons de les avoir écrits.

A présent nous leur passons la plume, nous réservant, bien entendu, de leur répondre demain. — LECON.

Lorsque nous avons posé la question des élections et de l'amnistie et avons donné à ce sujet notre avis, nous pouvions, certes, nous attendre à bien des critiques, mais ce que nous ne pouvions supposer c'était de voir déformer notre pensée et faire preuve, à notre égard, d'autant de mauvaise foi qu'en a fait monstre l'anonyme rédacteur du *Libertaire*.

Il est, en effet, permis à chacun soit de nous approuver, soit de nous critiquer aussi sévèrement que possible. Mais ce que nous ne pouvions demander à nos contradicteurs, c'était d'être justes dans leurs appréciations et de ne pas interpréter déloyalement notre pensée. C'est pourquoi nous croyons utile de répondre aux divers articles publiés par le *Libertaire* pour remettre les choses au point et permettre à ses lecteurs de se faire une saine opinion sur ce que l'on qualifie, lorsqu'à l'usage de politesse à notre égard, de révisionnisme.

Le point de vue extérieur, la Grande-Bretagne a payé les dettes contractées en Hollande, en Espagne, en Suède, en Norvège, en Suisse, en Argentine, au Japon et au Canada. La dette flottante n'est plus que de huit milliards de livres.

Sur le terrain diplomatique, le gouvernement travailliste se montre satisfait. Les délégués des Soviets sont regis amicalement. Poincaré lui-même aurait été l'hôte de Mac Donald sans les élections « à gauche » du 11 mai. La paix internationale semble assurée pour le moment, l'horizon est moins chargé.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le Parti communiste a démolí le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

# Le dernier coup de balai

Un dessin, reproduit par le *quotidien* d'hier, nous représente une Marianne bien rajeunie la garce — qui, d'un dernier coup de balai renvoie à d'autres destinées son attelage Millerand-Poincaré. Est-ce là le nettoyage de l'écurie ? Si oui, il nous laisse sceptiques, voire incrédules quant aux heureux effets qui peuvent en résulter. Vider avec une telle maestria deux bourriques fourbus pour les remplacer par des animaux de même espèce, s'appellent-ils Herricot, Painlevé ou Carcel Machin ne peut être une solution. Ce dessin a cependant pour légende : *Allons... un dernier coup de balai.*

Les écuries d'Augias s'il faut en croire les anciens, exigèrent pour les débarrasser des détritus encumbrants, un déploiement de force bien supérieur à celui que la « frèle et juncive » Marianne, représentée sur le dessin du *quotidien*, est capable de fournir. A vrai dire, la pale donneuse de la caricature, plutôt l'air de s'appuyer sur un manche de son balai que d'ajuster la fuite éprouvée des pantins Millerand-Poincaré. C'est bien là un signe de sa faiblesse. Sa conseur, la vraie Marianne, celle qui depuis plus de cinquante ans change continuellement de mœches sans réussir à trouver l'âme seur vaut-elle mieux pour accompler le grand œuvre que d'aucuns — les fous ! — attendent d'elle ? Nous ne le croyons pas.

La voici prenant son départ du pied gauche, tout comme on apprend à le faire dans les casernes, avec les vainqueurs du 11 Mai nantis d'un programme qui doit nous donner tout le bonheur auquel nous puissions aspirer.

Sans parler, pour l'instant, d'autre chose, nous sommes, quant à nous, persuadés que ce programme restera dans les choux, comme on dit vulgairement. Attendons plutôt que ce soit le contraire, qui se réalise ou tende à se réaliser. En effet nous n'oubliions pas, et c'est Colomer qui le répétait, soit pendant la périodes électoralement alors qu'il cherchait à débusquer les aveugles machines à voter, soit dernièrement dans les colonnes de ce journal, que c'est le Bloc des Gauches qui, en 1914, détenait le pouvoir ; que c'est lui qui nous a conduits à la boucherie sanglante ; que c'est lui qui a commencé à peupler les prisons et les bagnoles militaires de milliers d'hommes toujours courbés sous le jouet d'innommables tortionnaires ; que c'est lui qui a donné les premiers ordres des fusillades qui devaient, en les assassinant, écoufier, — elles n'ont pas réussi — la voix des consciences révoltées dont le seul crime fut de ne pas vouloir répandre du sang humain. N'oublions pas qu'à dix ans de distance, ce sont les mêmes hommes qui recommanderont la même besogne. Caillaux en moins, victime d'avoir échoué dans sa tentative de passage du Rubicon, mais prêt à essayer de nouveau. Ce sont les mêmes.

Il y a quelques jours, nous les entendions, dans leurs discours, crier : *Amitié ! Amitié !* Nous lisions sur leurs affiches : *Attrape-mignards ! Que sera, en effet, l'amnistie que nous aurons ? Tout au plus verrons-nous sortir de prison quelques condamnés politiques, tout au plus rendront-ils à la liberté quelques victimes des conseils de guerre. Les morts, hélas ! leurs morts, ces meurtriers, ces assassins ne nous les rendront pas. Et puis ?... Et puis ce sera tout : la farce sera jouée. Ils nous ont promis Cottin, ils nous ont promis Goldsky. Est-ce parce que ces deux martyrs, ces deux héros sont innocents à leurs yeux ? Mais non ! Cottin, ils nous le rendront parce que c'est la haine de Clemenceau qui les guide ; Goldsky de même. Pas autre chose. Nous, nous les voulons, ainsi que tous les autres, parce qu'ils sont innocents et surtout parce qu'ils ont eu un courage digne des vrais héros. Ils nous les rendront donc, eux et d'autres ; mais les prisons où les bagnoles n'en resteront pas moins gardant encore dans leurs flancs sinistres des milliers de pauvres victimes. Les prisons et les bagnoles ne seront pas détruits. Au bout de quelque temps, à la suite d'un nouveau Dravell, d'un nouveau Vileneuve-Saint-Georges, leurs lourdes portes s'ouvriront et les noirs cachots s'empireront ou viendront crever des êtres bons dont le seul crime aura été d'avoir voulu instaurer une ère meilleure. Hélas ! voilà ce qui sera : un recommencement de l'éternelle histoire des opprimés.*

Est-ce cela que nous voulons ? Non !

Si notre joie est grande d'avoir vu tomber sous le mépris public le Bloc national cher à Poincaré... ruhr, cher à Millerand, si nous avons vu avec un plaisir réel s'effriter

l'œuvre du sadique Clemenceau, si un Daudet s'est écroulé du plus haut de ses espérances, entraînant avec lui l'écroulement de toute tentative de réaction mussolinienne ou philippotarde, ce n'est pas suffisant pour nous, car notre nouveau maître, le Bloc des gauches appuyé ou non sur des moscotoutures qui ne valent pas mieux, n'en sera moins un maître, un despote, un tyran aux cent et quelques têtes ou plus, — le nombre importe peu — qui fera de nous ses esclaves et qui sera notre bourreau.

Nous, quelle que soit notre joie de voir tomber des oppresseurs, ce n'est pas suffisant pour nous si d'autres les remplacent dont la couleur semble aujourd'hui plus rouge.

Ce que nous voulons : c'est le coup de balai final, le dernier coup de balai ; le vrai : celui qui nous rendra tous les prisonniers, tous les forçals, tous les bagnoles, tous ceux qui souffrent et qui, parce que tels, sont nos frères. Ce que nous voulons, c'est l'abolition des prisons, l'abolition des bagnoles. Ce que nous voulons, mais c'est aussi l'ensevelissement total, dans l'oubli le plus complet, de tous les principes qui engendrent l'esclavage de la pensée humaine et partant de l'homme lui-même, nous voulons dire : les religions et les patries. Nous voulons, conscient d'être des hommes libres, être à nous-mêmes nos seuls maîtres. Nous voulons la Liberté, toute la Liberté. Nous faisons fi de celle qui sent la fierte des platiutes et qui nous est dosée par des tyrans suivant notre richesse sans tenir compte de notre labour. C'est la pure Liberté que nous voulons.

Actuellement, Gabriel Belot illustre *Colas-Breugnon*.

## LES EXPOSITIONS

### Gabriel-Belot

Gabriel Belot expose, du 9 au 31 mai, à la Maison des Maîtres Graveurs contemporains, 30 et 32, rue de Fleurus, gravures, peintures, dessins, livres.

On sait le talentueux artiste qu'est Gabriel Belot. Marc Elder écrit avec raison : « Gabriel Belot, voici un homme. Non pas un graveur, un peintre, un écrivain, mais un homme. Rien de plus émouvant, rien de plus grand que trouver, au delà de la poésie et de l'art, un cœur qui bat, une poitrine qui respire, une main chaude, et cette seconde vue qui dépouille les apparences et qu'on nomme l'amour. Savoir être habile, manier victorieusement une formule ou jouer de la singularité, c'est un lot commun qui suffit aux notoriétés communes. Mais posséder un tempérament assez fort pour dominer le moyen d'expression et demeurer constant, voilà l'originalité, l'apanage des meilleurs... »

Comme illustrateur, Gabriel Belot n'a pas son pareil. Il illustre Romain Rolland, a illustré les rééditions de Balzac et de Richepin avec une compréhension rare.

Romain Rolland a dit de lui qu'il était le « Maître-Imagier-poète ». C'est une appellation qui lui restera.

Actuellement, Gabriel Belot illustre *Colas-Breugnon*.

### A la Galerie Panardie

Renée Blum, Luce Borel, Odette Leprévost et Juliette d'Orsay, exposent leurs toiles à la Galerie Panardie, 13, rue Bonaparte, du 12 au 24 mai.

On pourra visiter l'exposition tous les jours (dimanche excepté) de 10 à 19 heures.

### Où aller ce soir ?

Cette rubrique n'est pas une affaire de publicité. Quand bien même un directeur de théâtre nous offrirait cent millions pour y annoncer un spectacle pornographique ou les représentations d'une pièce malhonnante pour l'individu, nous signalerions pas son établissement.

Mais nous recommandons ici, gratuitement, les théâtres où se jouent des œuvres dignes

#### Théâtres lyriques

**OPERA.** — 20 h. 30 : Boris Godounov.

**OPERA-COMIQUE.** — 20 heures : Werther, Cavalier Rusticana.

**GAITE-LYRIQUE.** — 20 h. 30 : La Fille de Mme Angot.

**TRIANON-LYRIQUE.** — 20 h. 30 : La Poupée.

**Drames, Comédies et Genre**

**COMEDIE-FRANCAISE.** — 20 h. 45 : La Nouvelle Idée, Sganarelle.

**ODEON.** — 20 h. 30 : La Bataille, Rose Flambert.

**VAUDEVILLE.** — 20 h. 45 : Après l'Amour.

**NOUVEL-AMBIGU.** — 20 heures : Un Coup de téléphone.

**COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES.** — 20 h. 30 : Six personnages en quête d'auteur.

**THEATRE DES ARTS.** — 21 h. : L'Echéance.

**THEATRE DES MATHURINS.** — 21 h. : Le Chemin des Ecoliers.

**VIEUX-COLOMBIER.** — 21 heures : Colrée Ronsard.

**MONTMARTRE-ATELIER.** — 20 h. 45 : Le Veau gras.

**THEATRE ANTOINE.** — 20 h. 45 : Héritage.

#### Cabarets artistiques

**LE CARILLON.** — 21 heures : Jeux où l'on l'one revue.

**LA CHAUMIERE.** — 21 heures : Spectacle

**LES NOCTAMBULES.** — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Cazol, Noël-Noël, Paul Grofe, Raymond Bartel, Eugène Rossi, Augustin Martini.

**LE GRILLON.** — 21, boulevard Saint-Michel. — 21 heures : les chansonniers Jean Rieux, Privilégié, Remington, Surréa, Alex II, Dumont, G. Dauzais, Flouillou et la divète Kady Teissier.

— Dis qui t'as tort..., revue.

**LA VACHE ENRAGEE.** (4, place Constantin Pecqueur). — 20 h. 30 : Veillée d'art : Maurice Draneel et les chansonniers.

**LE PIERROT NOIR.** (11, rue Germain-Pilon). — Draneel et les chansonniers.

Pour cela, il fallait savoir dégager de tout fatras inutile, l'aborder de front et oublier que l'on est littérateur.

Aborder la vie franchement, chercher à la voir telle qu'elle est et non comme elle a été écrite, et avec ça faire de la littérature.

C'est celle-la qui est la littérature vraie. Savoir bien reconnaître ses matériaux et les utiliser avec méthode et patience. On bâtit un livre, ou le bâcle. Nous avons davantage de livres bâclés que bâties.

On ne peut pas reprocher à Roger Martin du Gard de bâcler ses œuvres.

Un livre, c'est un peu une série de petites pierres sèches, dures, alignées bien d'aplomb... alignées, comme pour passer un gué, selon l'esthétique que se fixait Mazerelles.

Et de pierre en pierre, ajoutait-il, on traînera scène à scène, page à page, le grand fleuve limpide de la vie.

C'est le mot juste, on a avec les livres de Roger Martin du Gard cette impression de traverser le fleuve de la vie.

Surlout avec « Jean Barois » — et là le fleuve était un torrent foudreux.

À côté du roman lui-même, vibrant de vitalité, il faut considérer la manière dont l'auteur a réalisé son drame. Il y a des dialogues, des lettres, des comptes rendus de séances d'assises intimes — le procès Zola, superbement retracé, entre parenthèses — et encore des fragments de journaux intimes. Le roman fait craquer le cadre des règles. Il ne se plie pas à elles, il les nie.

Et la vie s'étale, déborde, bouillonne, et c'est justement elle, parce que libérée des entraves, qui permettra à l'unité de l'œuvre de s'affirmer totale. « On le sentirait tout le long du livre comme sous l'échine on sent la chair. »

Cette œuvre ne répond peut-être pas

exactement à la définition de l'unité, selon les règles que s'en font les coupés de cheveux en quatre, mais elle n'en a pas moins son unité absolument parfaite.

La vie aussi n'a-t-elle pas son unité ? Que ces messieurs chicaneurs essayent un peu de la guinder entre des règles. « Jean Barois » est un grand livre et son auteur est de la grande lignée des Balzac, Zola, Mirbeau chez nous et de Hardy, Dostoevsky, etc., à l'étranger.

Et maints gentils romans, où fond et forme concourent à l'unité, selon la formule privée.

Un livre, c'est une série de maîtrises d'œuvre... alignées, comme pour passer un gué, selon l'esthétique que se fixait Mazerelles.

Et de pierre en pierre, ajoutait-il, on traînera scène à scène, page à page, le grand fleuve limpide de la vie.

C'est le mot juste, on a avec les livres de

Roger Martin du Gard une véritable urne électorale, où trouve de tout.

Le courrier d'hier nous apporte ce décret

de l'Assemblée nationale : « Nos

romanciers ne sont peut-être pas d'assez

robustes créateurs. » (La « Vache enragee », 7 octobre 1922.)

Evidemment, nous ne voulions point dire cela d'écrivains comme

Roger Martin du Gard, ou même Rolland, Gaston Chérau et d'autres, qui n'ont point peur de s'attaquer à de grandes œuvres.

Il serait même heureux de voir davantage de nos auteurs s'adonner à cet exercice, nous reconnaîtrions vite s'ils ont du souffle. Nous avons applaudi au « Rabel », de Lucien Fabre. La « Comédie humaine » de Balzac domine une époque ; les « Rougon-Macquart » en érascent une autre, et les « Thibault » pourraient bien être le grand livre de la nôtre. Les quatre volumes parus nous permettent déjà d'envisager cette hypothèse. Peut-être est-il prémaîtrisé de porter de tels jugements sur une œuvre, avant de connaître son ensemble, mais il est permis de beaucoup espérer d'un écrivain de la taille de celui qui nous donne « Jean Barois » et « Devenir ».

Il est un véritable romancier de race. J'ai entendu quelqu'un lui faire le reproche de ne pas assez soigner son style. Pour ma part, je n'ai jamais senti de relâchement chez lui, à aucun moment. Ecriture galopée... Tant que cela... Sa langue est belle, nerveuse, virulente, pure... Elle est d'une grande souplesse et d'une simplicité de bon aloi en ces temps de tarabiscotage et de surcongourisme. Elle ne sue pas la prétention, elle ne cotoie jamais la platitude. Ceux qui voient des défauts chez Roger Martin du Gard quant à son écriture sont bien difficiles. Leur reproche nous apparaît aussi injustifié que l'était l'opinion qui avait Hugo de Stendhal. Chaque écrivain original a son style à lui, mais il peut être très personnel sans, pour cela, s'aimer de tours elliptiques ou de boursouflures.

(A suivre.)

## AUX HASARDS DU CHEMIN

### Propos d'un Paria

A peine nommé et pas encore en fonction, le Bloc des gauches a du pain sur la planche et du travail en chantier. De tous les côtés de l'horizon social, ce Bloc victorieux est pressé de faire ceci ou cela.

Les vaincus eux-mêmes, royalistes, clercmobilistes, poïcaristes et autres aragoisines le talonnent avec l'étrier de la Rühr, la hausse du franc et le pain à 23 sous pour le 19 mai.

Les journalistes du camp des vainqueurs sonnent sans pitié l'hallali du Bloc national. De l'Ère Nouvelle à l'Humanité, en passant par le Quotidien, le Peuple, le Populaire, Paris-Soir et autres oracles incontestés, les héros de la plume demandent les têtes de Millerand, de Poincaré, et pour bien déloger les réacs, il leur faut en surplus des révoltes. Ignore-t-il que notre caisse est plus pauvre que Job ? Sait-il que, Daudet et Maurras rassemblent le troisième million ? Pourquoi ne tend-il pas sa sébille aux richards de la rue de Rome ?

Est-ce bien vrai qu'il y a encore des révoltes de l'enseignement depuis vingt ans ?

Si cela est, nous demandons aussi leur réintégration. Nous la voulons pour tous les révoqués, même et y compris Sémaré et Monmousseau. Le dieu de Sigolin bénira le Bloc des gauches si nous avons satisfaction.

Amén. — INTERIM.

nus en France par les Frères des écoles chrétiennes sont fermées.

« De ce fait, environs douze cents frères « agés ou infirmes », dont cent vingt pour la seule province de Marseille, se trouvent sans ressources... »

Et le frère Sigolin fait appel à notre charité bien connue.

Sigolin s'est-il trompé d'adresse ? Veut-il nous éprouver ou se moquer de nous ? Ignore-t-il que notre caisse est plus pauvre que Job ? Sait-il que, Daudet et Maurras rassemblent le troisième million ? Pourquoi ne tend-il pas sa sébille aux richards de la rue de Rome ?

# A travers le Monde

## CE QUI SE PASSE

On a beaucoup parlé, ces jours-ci de la mort de Sun-Yat-Sen, on a fait de nombreux articles nécrologiques, puis voici que l'on apprend brusquement que Sun-Yat-Sen se porte très bien et envoie ses félicitations à un élève du bloc des gauches.

On sait qui est Sun-Yat-Sen. Parti à treize ans avec sa mère pour les îles Hawaï, il commença dans un collège de Honolulu ses études, qu'il continua au Queen's College de Hong-Kong. Il étudia la médecine, et c'est sous le nom de docteur Takanio, et sous le deuxième nom chinois de docteur Sun Wen, qu'il répandit ses idées parmi ses compatriotes au Japon et dans les possessions anglaises de Hong-Kong et des détroits.

Dès 1895, profitant des circonstances difficiles où la victoire du Japon avait mis le gouvernement chinois, il organisa avec ses partisans une attaque contre Canton, qui échoua miserabillement. Il s'enfuit à Macao, puis à Hong-Kong, d'où il rejoindra son frère à Honolulu. Cinq années s'écoulent pendant lesquelles il ne fait pas de nouvelle tentative révolutionnaire, mais voyage en Europe.

À la fin de 1900, la répression de l'insurrection des Boxers par les troupes européennes et la fuite de la cour de Pékin presque jusqu'au centre de la Chine paraissent aux révolutionnaires devoir être favorables à un nouveau coup de main dans le sud. Sun Yat-Sen est revenu. Après un premier succès, ses partisans sont encore battus. Sun se réfugie au Japon. En 1903, 1906, 1907, 1908 et avril 1911, nouvelles tentatives malheureuses inspirées par lui. Mais l'heure est venue où les circonstances vont l'aider à réaliser enfin son projet révolutionnaire.

Le 9 mai 1911, l'Etat chinois, par un décret du trône, prétendit nationaliser les chemins de fer, en commençant par mettre la main sur les deux grandes voies ferrées en construction de Hankéou à Canton, et de Hankéou au Seichouen, le long du fleuve Bleu. Comme les protestations et les pétitions ne servaient à rien, on attira les troupes dans la révolte. Le 11 novembre une mutinerie de soldats éclate à Ou-Tchang, sur le Yang-Tse, en face de Hankéou. Le 13, Hankéou est occupée par les rebelles. L'insurrection éclate sur différents points de la vallée du Yang-Tse et gagne enfin Nankin et Shanghai.

C'est alors seulement que Sun Yat-Sen et ses partisans se montrent et placent le gouvernement en face d'une véritable révolution de caractère politique et qui tend au renversement du régime mandchou. Une constitution républicaine provisoire est en effet votée à Nankin le 16 décembre, et le 20, Sun, qui arrivait d'Europe par l'Amérique, est élu président provisoire de la République.

Mais le 12 février 1912, après que l'édit impérial décrétant l'abdication de la dynastie mandchoue eut été publié, Sun résigna ses pouvoirs de président provisoire, et Yen-kiu Chi Kai fut élu président. Pékin devint, après Nankin, capitale de la République.

Ensuite Sun Yat-Sen continua sa carrière d'agitateur politique, mais n'arriva plus à s'emparer du pouvoir.

Il est bien vieux aujourd'hui. Et il a perdu pour rien une intelligence vive et une rare puissance d'action.

## BELGIQUE

### LE TRICENTENAIRE DE LA FONDATION DE NEW-YORK

Bruxelles, 15 mai. — Le 19 mai sera célébré à Bruxelles le départ en 1624 des Wallons huguenots pour l'Amérique où ils fondèrent l'Etat de New-York. Des discours seront prononcés par M. Carton de Wiart et M. Henri Pirenne.

## ALLEMAGNE

### VIOLENTS INCIDENTS AU PARLEMENT DE THURINGE

Berlin, 15 mai. — Des incidents violents se sont produits hier au Parlement de Thuringe quand le député démocrate et ex-président du Landtag Frolich déclara qu'on aurait dû protéger la république contre les menées d'associations qui organisaient.

# FUMÉE

par Yvan TOURGUENIEFF

### CHAPITRE XVIII

« Ne comprenez-vous pas que ce n'est pas ma sympathie pour vous, quelque profonde qu'elle puisse être, qui m'a poussé à vous parler ainsi, à vous donner le droit de me soupçonner de ce qui me répugne le plus au monde, d'indiscrétion et d'imprudence ?

« Ne voyez-vous pas qu'ici l'affaire est d'un tout autre genre, que vous avez devant vous un homme brisé, détruit, irrémédiablement anéanti, par le même sentiment dont il cherche à vous préserver et... par la même femme !

Litvinoff fit un pas en arrière.

— Est-ce possible ? Qu'avez-vous dit ? Vous... vous... Sozonthe Ivanovitch ? Mais madame Belsky ? et cet enfant...

— Ah ! ne m'interrogez pas... C'est une histoire, une effrayante histoire, que je n'entreprendrai pas de vous raconter. Je n'ai presque pas connu madame Belsky, cet enfant n'est pas à moi ; j'ai tout pris sur moi, parce qu'elle l'a voulu, parce que cela lui était nécessaire. Serais-je sans elle dans votre insupportable Bade ? Enfin, avez-vous pu croire, avez-vous pu un moment vous figurer que ce n'est que par sympathie pour vous que je me suis décidée

à vous avertir ? Je plains cette bonne, cette jolie jeune fille, votre fiancée. A tout prendre, que me fait à moi votre avenir ? mais je crains pour elle... j'ai peur pour elle.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur Potoukhine, dit Litvinoff, mais comme, d'après vos propres paroles, nous nous trouvons dans une position identique, pourquoi ne vous appliquez-vous pas à vous-même vos beaux préceptes, et ne dites pas attribuer vos alarmes à un autre sentiment ?

— C'est-à-dire à la jalouse, voulez-vous dire ? Ah ! jeune homme, jeune homme, vous devriez avoir honte de finasser, vous devriez avoir honte de ne pas comprendre l'amère douleur qui parle maintenant par ma bouche. Non, nous ne sommes pas dans une position identique ! Moi, un vieil original, ridicule, inoffensif... et vous ! Mais qu'y a-t-il là à discuter ? Vous ne consentiriez pas à prendre pour une seconde le rôle que je joue et que je joue avec reconnaissance ! De la jalouse ? Celui qui n'a pas une ombre d'espoir n'est pas jaloux, et ce n'est pas à présent que je commencerai à éprouver ce sentiment. J'ai uniquement peur... pour pour elle, comprenez cela. Et pouvais-je m'attendre, lorsqu'elle m'a envoyé vous chercher, que le sentiment de

ce qu'elle a nommé sa faute l'entraînerait si loin ?

— Mais permettez, Sozonthe Ivanovitch, vous semblez savoir...

— Je ne sais rien et je sais tout. Je sais, ajouta-t-il en se détournant, je sais où elle a été hier. On ne peut plus l'arrêter ; c'est une pierre qui roule jusqu'au fond. J'aurais été tout aussi insensé, si je m'étais imaginé que mes paroles pussent vous retenir... vous auriez une telle femme... Mais insensé... Je n'ai pas pu me maîtriser, voilà toute mon excuse.

— Puis, comment savoir et pourquoi ne pas essayer ? Peut-être réfléchirez-vous, peut-être une de mes paroles tombera-t-elle sur votre tête, et vous ne voudrez pas la perdre, ainsi que cet être si innocent, si aimable...

— Ah ! ne vous irritez pas, ne frappez pas du pied. Qu'aj-je besoin d'avoir peur et de faire des cérémonies ? Ce n'est ni la jalouse ni le dépit qui parlent maintenant en moi. Je suis prêt à tomber à vos genoux, à vous supplier...

— Du reste, adieu. Soyez sans inquiétude, tout cela demeura entre nous. Je vous ai voulu du bien.

Potoukhine s'élança dans l'allée et disparut bientôt dans l'obscurité croissante.

Litvinoff ne chercha pas à le retenir.

— Mon histoire est effrayante et obscure, avait dit Polougine à Litvinoff.

Et il s'était refusé à la raconter.

Disons-en deux mots.

Huit ans auparavant, son service l'avait attaché temporairement à la personne du comte Reisenbach.

C'était l'état. Potoukhine lui apportait des papiers à sa campagne et y passait des journées entières.

Irène demeurait alors chez le comte. Elle n'était pas hautaine pour les inférieurs ; plus d'une fois la comtesse lui avait reproché sa familiarité inconvenante et grossière.

Irène devina promptement l'homme d'esprit dans ce modeste employé, emprisonné dans un frac boutonné jusqu'au menton. Souvent et volontiers elle causait avec lui, et lui s'exprimait d'elle passionnément, profondément, mystérieusement. Mysterieusement il se déclara à elle-même.

— Irène, pourquoi vous irritez pas, ne frappez pas du pied. Qu'aj-je besoin d'avoir peur et de faire des cérémonies ? Ce n'est ni la jalouse ni le dépit qui parlent maintenant en moi. Je suis prêt à tomber à vos genoux, à vous supplier...

— Irène, pourquoi vous irritez pas, ne frappez pas du pied. Qu'aj-je besoin d'avoir peur et de faire des cérémonies ? Ce n'est ni la jalouse ni le dépit qui parlent maintenant en moi. Je suis prêt à tomber à vos genoux, à vous supplier...

— Irène, pourquoi vous irritez pas, ne frappez pas du pied. Qu'aj-je besoin d'avoir peur et de faire des cérémonies ? Ce n'est ni la jalouse ni le dépit qui parlent maintenant en moi. Je suis prêt à tomber à vos genoux, à vous supplier...

— Irène, pourquoi vous irritez pas, ne frappez pas du pied. Qu'aj-je besoin d'avoir peur et de faire des cérémonies ? Ce n'est ni la jalouse ni le dépit qui parlent maintenant en moi. Je suis prêt à tomber à vos genoux, à vous supplier...

— Irène, pourquoi vous irritez pas, ne frappez pas du pied. Qu'aj-je besoin d'avoir peur et de faire des cérémonies ? Ce n'est ni la jalouse ni le dépit qui parlent maintenant en moi. Je suis prêt à tomber à vos genoux, à vous supplier...

— Irène, pourquoi vous irritez pas, ne frappez pas du pied. Qu'aj-je besoin d'avoir peur et de faire des cérémonies ? Ce n'est ni la jalouse ni le dépit qui parlent maintenant en moi. Je suis prêt à tomber à vos genoux, à vous supplier...

— Irène, pourquoi vous irritez pas, ne frappez pas du pied. Qu'aj-je besoin d'avoir peur et de faire des cérémonies ? Ce n'est ni la jalouse ni le dépit qui parlent maintenant en moi. Je suis prêt à tomber à vos genoux, à vous supplier...

— Irène, pourquoi vous irritez pas, ne frappez pas du pied. Qu'aj-je besoin d'avoir peur et de faire des cérémonies ? Ce n'est ni la jalouse ni le dépit qui parlent maintenant en moi. Je suis prêt à tomber à vos genoux, à vous supplier...

## En lisant les autres...

Est-ce le commencement de la sagesse ?

Léon Daudet qui n'est plus député de Paris, se trouve tout à basورد de son insatiable curiosité. Il perd toute sa colère. Il remise sa vieille haine au magasin des accessoires et, sur un ton méséricordieux, écrit dans l'*Action française* :

Le temps étant très beau, on espère pouvoir renflouer le bâtiment. Le remorqueur « Puissant » du port de Brest, a appareillé pour porter secours au « Trane ».

Le Conseil de guerre maritime de Lorient a eu à connaître ce matin de la curieuse odyssee d'un marin du transport de l'Etat « Dordogne ». Déserteur en 1919 à Port-Arthur, ce marin de meure quatre ans à la Louisiane et à la Nouvelle-Orléans où il fut jardinier dans divers couvents, puis novice chez les jésuites de Grand-Côteau (Louisiane).

Sur les objurgations de son père, un ouvrier de Saint-Ouen, il se soumit enfin au Consul de France de la Nouvelle-Orléans en 1923.

Après plaidoirie de M. Cohen, le Conseil de guerre l'a condamné à trois ans de prison avec sursis.

Violent orage dans la région de Beauvais

Beauvais, 15 mai. — La région de Beauvais a été sérieusement éprouvée la nuit dernière et dans la soirée d'hier par de violents orages. Outre la pluie, des grêlons d'une grosseur extraordinaire ont causé de graves dégâts aux récoltes et dans les jardins, où les arbres fruitiers ont beaucoup souffert.

A Fonquerne, la rivière sortie de son lit a inondé la campagne.

A Crèvecœur-le-Grand, la grêle a brisé presque toutes les vitres d'une usine.

Des dégâts importants ont été constatés au nord de Beauvais, à Grillon, Saint-Omer-en-Chaussée, Juvinville, Grandvilliers, Blincourt, Pisseleu, Rosy-Condé.

Une collision de trains de marchandises

Trois blessés

Mont-de-Marsan, 15 mai. — Le train de marchandises 2266, venant de Tarbes, est entré en collision, à Bordères, avec un train de travaux chargé de cailloux. Le choc fut formidable. Quinze wagons s'écrasèrent les uns contre les autres et formèrent un amoncellement qui interrompit la circulation des trains. Le service fut entièrement assuré par transbordement.

Trois personnes, parmi lesquelles les mécaniciens des deux trains, ont été blessées et transportées à l'hôpital de Mont-de-Marsan.

Une forêt en feu

Mont-de-Marsan, 15 mai. — Un incendie s'est déclaré dans la forêt communale de Lugilon. Alimenté par un sous-bois impénétrable, le feu fut rapidement d'inquiétante proportion. Après quatre heures d'efforts, il put être circonscrit. Les dégâts sont importants.

L'explosion du camp de la Courtine

Aubusson, 15 mai. — L'explosion provoquée au camp de la Courtine a eu lieu à 19 h. Les 10 000 ks. de dynamite furent relâchées à un poste électrique qui, à l'heure prévue, provoqua un court-circuit. Une expérience blanche avait été faite dans l'après-midi, pour le réglage de ce court-circuit.

M. Maurain, professeur à la Faculté des Sciences de Paris, directeur de l'Institut de Physique du Globe, et Wohl, directeur du service des poudres, ainsi que M. le professeur Charles Richet étaient présents.

On sait que cette expérience a été faite en vue de l'étude de la propagation des sons.

Feuille d'incendie

Beauvais, 15 mai. — Une partie de la ferme de M. Alphonse Demangeaux, à Plessis-Briou, a été détruite par un incendie.

Le feu fut rapidement d'inquiétante proportion. Les dégâts sont importants.

Une défaillance de la machine à souder

Mont-de-Marsan, 15 mai. — Le train de marchandises 2266, venant de Tarbes, est entré en collision, à Bordères, avec un train de travaux chargé de cailloux. Le choc fut formidable. Quinze wagons s'écrasèrent les uns contre les autres et formèrent un amoncellement qui interrompit la circulation des trains. Le service fut entièrement assuré par transbordement.

Trois personnes, parmi lesquelles les mécaniciens des deux trains, ont été blessées et transportées à l'hôpital de Mont-de-Marsan.

Une défaillance de la machine à souder

Mont-de-Marsan, 15 mai. — Le train de marchandises 2266, venant de Tarbes, est entré en collision, à Bordères, avec un train de travaux chargé de cailloux. Le choc fut formidable. Quinze wagons s'écrasèrent les uns contre les autres et formèrent un amoncellement qui interrompit la circulation des trains. Le service fut entièrement assuré par transbordement.

Trois personnes, parmi lesquelles les mécaniciens des deux trains, ont été blessées et transportées à l'hôpital de Mont-de-Marsan.

Une défaillance de la machine à souder

Mont-de-Marsan, 15 mai. — Le train de marchandises 2266, venant de Tarbes, est entré en collision, à Bordères, avec un train de travaux chargé de cailloux. Le choc fut formidable. Quinze wagons s'écrasèrent les uns contre les autres et formèrent un amoncellement qui interrompit la circulation des trains. Le service fut entièrement assuré par transbordement.

Trois personnes, parmi lesquelles les mécaniciens des deux trains, ont été blessées et transportées à l'hôpital de Mont-de-Marsan.

Une défaillance de la machine à souder

Mont-de-Marsan, 15 mai. — Le train de marchandises 2266, venant de Tarbes, est entré en collision, à Bordères, avec un train de travaux chargé de cailloux. Le choc fut formidable. Quinze wagons s'écrasèrent les uns contre les autres et formèrent un amoncellement qui interrompit la circulation des trains. Le service fut entièrement assuré par transbordement.

Trois personnes, parmi lesquelles les mécaniciens des deux trains, ont été blessées et transportées à l'hôpital de Mont-de-Marsan.

Une défaillance de la machine à souder

Mont-de-Marsan, 15 mai. — Le train de marchandises 2266, venant de Tarbes, est entré en collision, à Bordères, avec un train de travaux chargé de cailloux. Le choc fut formidable. Quinze wagons s'écrasèrent les uns contre les autres et formèrent un amoncellement qui interrompit la circulation des trains. Le service fut entièrement assuré par transbordement.

Trois personnes, parmi lesquelles les mécaniciens des deux trains, ont été blessées et transportées à l'hôpital de Mont-de-Marsan.

Une défaillance de la machine à souder

Mont-de-Marsan, 15 mai. — Le train de marchandises 2266, venant de Tarbes, est entré en collision, à Bordères, avec un train de travaux chargé de cailloux. Le choc fut formidable. Quinze wagons s'écrasèrent les uns contre les autres et formèrent un amoncellement qui interrompit la circulation des trains. Le service fut entièrement assuré par transbordement.

# L'Action et la Pensée des Travailleurs

## Les g èves

Dans le Cousu-Main. — L'on continue à enregistrer de jour en jour de nouvelles signatures.

Nous portons à la connaissance des corporas que les maisons Tétreau, Denise Albertin, Tem, Paglione Ackermann ont signé le tarif et que les camarades peuvent s'y présenter comme par le passé.

Au contraire, les maisons suivantes sont à l'index pour refus de signer. Les camarades ne doivent donc pas y chercher du travail : Maisons Kresse, Raissac, Hirlam et Dellerme, rue Saint-Georges.

Les camarades du Comité de grève sont convoqués pour ce soir à 20 h. 30, Bourse du travail.

Dans le Bronze de Paris. — Il a été réconfortant de voir à la dernière assemblée la corporation tout entière repousser les propositions faites par l'intermédiaire de l'Amicale des contremaires. Maintenant que nos camarades ont compris le danger de telles propositions, il va falloir doubler les efforts de propagande et surtout de solidarité.

Cela malgré la pression échontée de nos fabricants de cuivre (et non d'œuvres d'art) comme ils se qualifient. Nous avons le plaisir de dire à la corporation que nos grévistes ont touché une allocation plus élevée que celle d'ordinaire. C'est une bonne réponse aux écueillantes pressions patronales ; aussi soyons prêts à répondre aux insolences de nos exploitants.

P. S. — Nous signalons que les nommés Sales Bidalat et Boulars n'ont pas accompagné leur devoir de solidarité après avoir été largement soutenu par leurs camarades ; que les ouvriers du bronze se le rappellent.

Dans la Sellerie parisienne. (En attendant le lock-out ?) — La grève de la maison Létrange se poursuit avec calme mais avec énergie et volonté. Et malgré que les travailleurs de cette maison soient dans leur 3<sup>e</sup> semaine de grève aucune défaillance ne fait jour, car tous ont compris que l'équivalence tentée par le patronat n'avait qu'un but : promettre beaucoup sans aucune garantie puis ensuite refaire les avantages qui auraient accordés en passant.

C'est donc avec sévérité que tous attendent ce fameux lock-out patronal qui depuis le début de notre action fut suspendu sur nos têtes, et qui pourrait bien amener un renforcement de l'action ouvrière.

En tout cas, comme c'est ce matin que les ateliers doivent être fermés et le personnel régi, nous rappelons à tous les ouvriers et ouvrières qui ce matin seront lock-outés de ne pas oublier de venir à la Bourse du travail pour assister à la réunion qui aura lieu à 10 heures du matin afin d'envisager ensemble la mise en application des décisions prises antérieurement.

Qu'aux représailles patronales les travailleurs de la corporation non touchées par le lock-out et travaillant dans les autres spécialités répondent en accentuant la solidarité et les potentiels de la chambre syndicale des fabricants d'articles de chasse seront vaincus et pourront tout à leur aise méditer dans l'avenir sur la valeur du lock-out et de la bonne entente patronale.

M. ROUX.

## Lyon à l'interdit

La ville de Lyon est de nouveau à l'interdit pour les compagnons charpentiers.

Tous les travailleurs de cette corporation sont formellement engagés à ne pas se diriger sur cette place.

Que les travailleurs syndiqués, compagnons, se le disent.

## Le C. I. d'Asnières propose l'Unité syndicale

Le C. I. d'Asnières donnant suite à son projet d'unité sur la base des C. I. a envoyé à l'adresse des unions départementales suivantes : Union Unitaire, Union Confédérée, Union Autonome, U. S. T. I. C. A., la circulaire suivante :

« Le Comité Intersyndical d'Asnières reconnaissant la nécessité absolue de la réalisation de l'Unité Syndicale sur la base de l'activité matérielle des C. I., tant au point de l'action à mener contre le patronat local, qu'à celle concernant son rôle social, a désigné une commission composée de camarades appartenant respectivement à la C. G. T., la C. G. T. U., et l'U. S. T. I. C. A. Cette commission a chargé de rechercher les lacunes sur lesquelles les diverses organisations syndicales pourraient coopérer utilement dans le sens indiqué ci-dessus.

En conséquence, nous vous invitons à vous faire représenter à une réunion de commission qui aura lieu le *Samedi 24 Mai*, à 20 h. 30, 11, rue Jean-Jaurès, à Asnières.

« Nous espérons que notre appel ne sera pas vain, et que nos syndicats sortiront fortifiés de cette initiative.

La Commission :

« C. G. T. U. : Pelcet, Hubert.

« C. G. T. : Edouard Robert, Herman.

« U. S. T. I. C. A. : Chausse, Bernald. »

## Grand Fiesta Teatral

### FRANCO-ESPANOLA

organizada por el Sindicato Unico de la Construcción del Sena a beneficio de los compañeros presos y perseguidos.

El Sábado 17 de Mayo de 1924

a las 8 y 1/2 de la noche

en la Grand Sala de la Union de Sindicatos

33, rue de la Grange-aux-Belles

Con el concurso de los grupos españoles Pro-Solidaridad y Coral Cultura y los cantores de la Musa Roja y Musa del XIII.

Medios de comunicación : Métro : Combat y Lancry y todos los tranvias affluentes a la Plaza de la République.

## L'unité et la F.P.U.

Les militants de la minorité syndicaliste des P. T. T. sont vraiment combatis. Dans le dernier numéro de la *Vie Ouvrière*, c'est d'abord notre Picrochole confédéral qui remâche contre eux ses insultes stupides.

Mais faut-il nous arrêter aux divulgations de ce manque de l'injure et de la calomnie ? Contentons-nous d'enregistrer que l'action que nous avons entrepris pour développer l'esprit de la Charte d'Amiens, pour démontrer que la condition première de l'unité c'est l'indépendance du syndicalisme, a trouvé immédiatement des échos.

La minorité à la base solide que les partisans de la subordination s'efforcent déjà de saper ; ils n'y parviendront pas si les syndicalistes savent réagir avec vigueur. Aussi bien, ne cessons de répéter à ceux qui cherchent les voies de l'unité, qu'il est inutile de se triturer les ménings plus longtemps. Il n'y en a qu'une : l'indépendance du mouvement syndical. Cette vérité évidente fera peut-être mettre en rogne l'homme à la vanité maladive qui règne à la C. G. T. U. Il n'impose.

Le respect de la Charte d'Amiens comme condition et sauvegarde de l'unité ? Partiellement, camarade secrétaire confédéral. Vous aurez beau écrire que c'est de la vieille histoire, nous n'aurons point de peine à démontrer que c'est au contraire de l'actualité. Nul doute même que nous ne soyons rapidement compris de l'ensemble des travailleurs et dans la mesure de nos moyens, nous nous attacherons à encadrer cette idée dans les masses.

Aux côtés du secrétaire confédéral, Raynaud, secrétaire de l'U. D., gonfle ses joues et souffle à perdre haleine dans son mirliton. Il crie à qui veut l'entendre que le congrès de la F. P. U. a été le Waterloo de la minorité confédérale, Waterloo dont il fut naturellement le Wellington en miniature. Cependant il serait peut-être plus exact, en la circonstance, d'évoquer Pyrrhus que le vainqueur de Napoléon. Nous pourrions nous étendre tout au long de ces colonnes sur les pressions qui furent exercées, les manœuvres qui furent employées contre nous, les mandats violés et ceux obtenus contre des majorités à qui l'on avait eu le soin de passer la camisole de force. Nous ne récriminerons pas, notre avengeuse honneur méritait cette leçon. D'ailleurs nous aurons à revenir sur ce sujet.

De 1848 à 1870, ces conceptions divisèrent Karl-Marx et Bakounine, les deux génies de la Révolution prolétarienne, et provoquèrent la scission au sein de la première Internationale.

De 1876 à 1906, nous pouvons dire jusqu'à la guerre, elles divisèrent la C.G.T. et le parti socialiste. Et aujourd'hui elles mettent en opposition irréductible le parti communiste, héritier des idées de Guesdes, et les syndicats.

La question peut se résumer ainsi : L'existence des partis et du mouvement ouvrier, appellé au mouvement syndical, étant reconnue en fait de part et d'autre, la C.G.T. et les coopératives, doivent-elles avoir des rapports avec les partis ou sectes, en l'espèce le parti communiste, qui ou non ? Les syndicalistes disent non ! Le parti communiste répond, non ! C'est là que réside toute la question.

Nous faisons aujourd'hui la même expérience que le monde ouvrier fit avant 1906, où les Guesdistes divisèrent profondément la classe ouvrière en introduisant dans ses organisations, avec l'intransigeance doctrinale et le sectarisme politico-ideologique qui leur est particulier, les opinions politiques qu'ils professent au dehors.

Guesde, comme le parti communiste aujourd'hui, voulait obliger la C.G.T. à s'entendre avec le parti et établir avec lui des rapports permanents ou circonstanciels. La C.G.T. s'y refuse et le Congrès d'Amiens liquida cette question définitivement, en 1906, en votant la fameuse motion qui conserve toujours en dépôt des critiques et des tentatives révisionnistes, la même valeur d'actualité.

Voilà le fond de la question. C'est là qu'est la cause initiale du conflit de la *Famille Nouvelle* et aussi celui de la minorité syndicale avec les deux C.G.T.

Nous défendons, vis-à-vis des partis et des sectes, la neutralité syndicale et coopérative.

Les communistes défendent contre nous, l'intervention des partis, particulièrement de leur parti, sur toutes les questions syndicales et coopératives et la main mise par le parti, sur tous les organismes ouvriers.

La genèse du conflit se trouve donc ainsi, bien nettement dégagée.

A la *Famille Nouvelle* il a atteint une acuité telle que toute l'action nationale et internationale du prolétariat se résume dans ce conflit et se trouve concentrée en lui.

La preuve en est, que dans cette coopération se trouvent en présence, face à face, les militants les plus en vue des deux fractions opposées.

Dans plusieurs assemblées de la coopérative, du cercle pour mieux préciser, les communistes, maîtres de l'administration et des Commissions, furent battus sur une question de tendance nettement déterminée, ils refusaient l'abonnement aux journaux non communistes : *Libertaire*, *Bataille syndicale*, *Égalité*, etc., alors que nous revendiquions l'abonnement aux journaux d'avant-garde, sans distinction.

La Commission administrative, émanation exclusive du cercle, refuse catégoriquement d'appliquer cette décision confirmée par trois assemblées consécutives, et de démissionner. Le Conseil d'administration s'associa avec elle.

La minorité, devenue majorité, demanda alors une assemblée extraordinaire, conformément aux statuts. Le Conseil refusa de convoyer cette assemblée.

Peut-être, est-ce en se rendant compte des mensonges des orthos que tous ces camarades nous demandent des bulletins d'adhésions ! Probablement, car en vérité, il n'était pas nécessaire « puisque j'étais nommé secrétaire par sept copains » que les bourgeois, s'affrayent autant que ça de huit adversaires.

Nous lisons encore dans *l'Humanité* du 11 mai, malgré le peu de place à consacrer ce jour-là, un entrefilet de ce pauvre Bodin qui se met le doigt dans l'œil « avec connaissance de cause », mais qui en profite pour salir une fois de plus notre ami Verdier, comme si ce dernier était responsable des écrits de tous les adversaires de la politique de Bodin et des autres.

C'est précisément à cause de ces viles actions, en nous plaçant sur le terrain du syndicalisme révolutionnaire, que nous apportons tous nos efforts de propagande,

en faisant, à nouveau, appel à tous les camarades de bon sens et vraiment syndicalistes pour venir nous soutenir dans notre action et pour la constitution de notre organisation : Syndicat de construction des moyens de transports et similaires, de façon à faire triompher le syndicalisme libérateur.

Camarades, du courage et nous vaincrons.

BOUCHER.

## A la "Famille Nouvelle"

### LES COMMUNISTES OFFICIELS SABOTENT LE COMMUNISME

A l'origine du conflit de la *Famille Nouvelle*, existe le conflit d'idées qui a toujours divisé les organisations ouvrières, syndicats et coopératives, et les partis politiques. C'est donc une question de principe qui en forme la source initiale.

Avant d'examiner les questions de fait qui constituent la matérialité du conflit, il est nécessaire de bien mettre en évidence cette question de principe afin de rendre plus compréhensibles les événements qui en découlent logiquement.

Ce qui nous a toujours divisés, au fond, ce que nous divise encore, ce sont les conceptions différentes sur les buts et moyens révolutionnaires de la classe ouvrière, pour conquérir son émancipation et sa souveraineté économique.

Les partis politiques veulent s'emparer des pouvoirs politiques de l'Etat, les uns par les moyens pacifiques, législatifs et démocratiques, les autres par la force, insurrection, coup d'Etat, etc., et gouverner au nom et place de la bourgeoisie pour réaliser un communisme d'Etat, comme en Russie.

Les syndicalistes veulent s'emparer des moyens de production et d'échanges, pour les mettre en valeur socialement au moyen des syndicats, unions de syndicats et fédérations, afin de rendre inutile le patronat et supprimer un jour le régime de salariat.

Les caractères révolutionnaires des deux points de vue en présence, sont diamétralement opposés, comme on le voit. Le premier est exclusivement politique, social-démocratique et gouvernemental ; le second est absolement économique, social et administratif.

De 1848 à 1870, ces conceptions divisèrent Karl-Marx et Bakounine, les deux génies de la Révolution prolétarienne, et provoquèrent la scission au sein de la première Internationale.

De 1876 à 1906, nous pouvons dire jusqu'à la guerre, elles divisèrent la C.G.T. et le parti socialiste. Et aujourd'hui elles mettent en opposition irréductible le parti communiste, héritier des idées de Guesdes, et les syndicats.

La question peut se résumer ainsi : L'existence des partis et du mouvement ouvrier, appellé au mouvement syndical, étant reconnue en fait de part et d'autre, la C.G.T. et les coopératives, doivent-elles avoir des rapports avec les partis ou sectes, en l'espèce le parti communiste, qui ou non ? Les syndicalistes disent non ! Le parti communiste répond, non ! C'est là que réside toute la question.

Nous faisons aujourd'hui la même expérience que le monde ouvrier fit avant 1906, où les Guesdistes divisèrent profondément la classe ouvrière en introduisant dans ses organisations, avec l'intransigeance doctrinale et le sectarisme politico-ideologique qui leur est particulier, les opinions politiques qu'ils professent au dehors.

Guesde, comme le parti communiste aujourd'hui, voulait obliger la C.G.T. à s'entendre avec le parti et établir avec lui des rapports permanents ou circonstanciels. La C.G.T. s'y refuse et le Congrès d'Amiens liquida cette question définitivement, en 1906, en votant la fameuse motion qui conserve toujours en dépôt des critiques et des tentatives révisionnistes, la même valeur d'actualité.

Voilà le fond de la question. C'est là qu'est la cause initiale du conflit de la *Famille Nouvelle* et aussi celle de la minorité syndicale avec les deux C.G.T.

Nous défendons, vis-à-vis des partis et des sectes, la neutralité syndicale et coopérative.

Les communistes défendent contre nous, l'intervention des partis, particulièrement de leur parti, sur toutes les questions syndicales et coopératives et la main mise par le parti, sur tous les organismes ouvriers.

La genèse du conflit se trouve donc ainsi, bien nettement dégagée.

A la *Famille Nouvelle* il a atteint une acuité telle que toute l'action nationale et internationale du prolétariat se résume dans ce conflit et se trouve concentrée en lui.

La preuve en est, que dans cette coopération se trouvent en présence, face à face, les militants les plus en vue des deux fractions opposées.

Dans plusieurs assemblées de la coopérative, du cercle pour mieux préciser, les communistes, maîtres de l'administration et des Commissions, furent battus sur une question de tendance nettement déterminée, ils refusaient l'abonnement aux journaux non communistes : *Libertaire*, *Bataille syndicale*, *Égalité*, etc., alors que nous revendiquions l'abonnement aux journaux d'avant-garde, sans distinction.

La Commission administrative, émanation exclusive du cercle, refuse catégoriquement d'appliquer cette décision confirmée par trois assemblées consécutives, et de démissionner. Le Conseil d'administration s'associa avec elle.

La minorité, devenue majorité, demanda alors une assemblée extraordinaire, conformément aux statuts. Le Conseil refusa de convoyer cette assemblée.

Peut-être, est-ce en se rendant compte des mensonges des orthos que tous ces camarades nous demandent des bulletins d'adhésions ! Probablement, car en vérité, il n'était pas nécessaire « puisque j'étais nommé secrétaire par sept copains » que les bourgeois, s'affrayent autant que ça de huit adversaires.

Nous lisons encore dans *l'Humanité* du 11 mai, malgré le peu de place à consacrer ce jour-là, un entrefilet de ce pauvre Bodin qui se met le doigt dans l'œil « avec connaissance de cause », mais qui en profite pour salir une fois de plus notre ami Verdier, comme si ce dernier était responsable des écrits de tous les adversaires de la politique de Bodin et des autres.

C'est précisément à cause de ces viles actions, en nous plaçant sur le terrain du syndicalisme révolutionnaire, que nous apportons tous nos efforts de propagande,

France : 7 fr. 50.

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 9, rue Louis-Blanc, Paris (10)

## Dans le S. U. B.